

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU :
A LA CONSERVATION DES AFFICHES
Rue Impériale, 47
LYON
Ecrire franco.



JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON

Six mois..... 6 f. »
Trois mois..... 3 » 50 c.

1 fr. en sus par trimestre pour l'étranger.

Les abonnements se paient d'avance.

REVUE THÉÂTRALE

Dans quelques jours va s'ouvrir le Grand-Théâtre, et le champ de la chronique théâtrale sera doublé. L'impatience est générale dans le public; tout le monde compte les jours qui nous séparent encore du 1^{er} septembre, et chacun se fait un plaisir d'assister aux premières soirées de l'opéra.

Le fait est que, pour les véritables amateurs de musique, c'est une rude privation de rester quatre mois sans entendre les ouvrages du répertoire autrement que par la musique militaire, et nous comprenons cet ardent désir de savourer quelque chef-d'œuvre bien interprété.

Le théâtre des Célestins, malgré la recrudescence de la chaleur, attire un nombreux public, grâce à la variété de son spectacle.

Fleur de Thé, les *Filles de Marbre*, la *Joie fait peur*, l'*Homme au Masque de fer*, le *Fils du Diable*, la *Grande Duchesse*, se succèdent sans interruption, et ce serait bien étonnant s'il n'y avait pas, dans cette liste d'ouvrages de tous genres, de quoi satisfaire tous les goûts.

Lecomte, en général Boum, est ébouriffant, comme toujours, et le succès de la *Grande Duchesse* paraît devoir être inépuisable. Cela tient, non-seulement à la valeur de la pièce, mais encore, et surtout, à la verve endiablée des artistes qui l'interprètent.

A.-L. MAQUAIRE.

POÉSIE

VOIX DU SOIR

Au déclin du jour, jeune fille,
Lorsqu'au balcon tu viens t'asseoir,
Derrière l'épaisse charmille,
Moi je me cache pour te voir.
Tendre interprète de ma flamme,
Chaque voix du soir, à son tour,
Ne vient-elle pas, ô chère âme!
En cet instant parler d'amour?...

Dès que l'astre ami du mystère
Brille et sourit à l'horizon,
Entends-tu la brise légère
Frôler en chantant le gazon?....
Entends-tu pleurer les fontaines
Dont les flots vont baiser les bords,
Et s'écoulent sous les vieux chênes
Avec de célestes accords?....

A cette plaintive harmonie,
Concert langoureux et charmant,
Je vois, plein de mélancolie,
Ton front s'incliner doucement.
Un reflet de volupté pure
Anime ton regard divin,
Et tu sembles, de ce murmure,
Ecouter l'écho dans ton sein.

C'est moi qui pour me faire entendre,
O belle! viens ainsi gémir
Dans la brise au murmure tendre
Et dans l'onde au plaintif soupir....
Cette voix du soir qui t'est chère,
Ces accents au charme vainqueur,
Je les emprunte pour te plaire
Et parler d'amour à ton cœur.

Gabriel MONAVON.

Voyage artistique.

L'Opéra de Paris vient de s'attacher de nouveau M^{me} Marie Sass pour quatre années. Il est fortement question de l'apparition de la *Jeanne d'Arc*, de Mermet, le patient auteur de *Roland à Roncevaux*. Mlle Nilsson sera, dit-on, chargée de représenter la libératrice de la France. En attendant ce rôle, où les Anglais la brûleront vive chaque soir, Mlle Nilsson chante à Londres devant un public enthousiasmé.

Une œuvre posthume du regretté maître Halévy est sur le point de voir le jour au Théâtre Lyrique, et sera certainement à la hauteur de ses aînées.

Mlle Favart et M. Delaunay se font applaudir à Marseille.

Les Variétés de Paris nous enlèvent l'an prochain un de nos meilleurs comiques, M. Luco, dont le départ ne laissera certainement que des regrets.

Mlle Derasse, qui avait été engagée à Lyon et qui a résilié, vient de signer pour le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, un engagement en qualité de chanteuse légère.

Adelina Patti est à Hombourg en compagnie d'artistes italiens, avec lesquels elle vient de jouer *Lucie*, *Don Pasquale*, la *Somnambule*, le *Trouvère*, avec un succès toujours croissant.

Sa Majesté le roi de Prusse ayant assisté à ces représentations, on peut dire que la *Diva* a chanté pour le roi de Prusse, ce qui ne lui arrive pas souvent, croyons-nous.

M.

Le Finale du deuxième acte de
GUILLAUME TELL

Voici la manière dont un chroniqueur raconte comment la seule partie supportable du livret de *Guillaume Tell* n'est point de MM. Bis et de Jouy. Le compositeur était au château de Petit-Bourg, chez la famille Aguado. Armand Marrast s'y trouvait aussi comme précepteur.

« Rossini se trouvait arrêté sur la grande page de sa partition ; MM. de Jouy et Hippolyte Bis avaient emprisonné dans quatre vers la conspiration des trois cantons de Schwytz, d'Uri et d'Unterwald. Impossible pour le maître d'en sortir à son honneur par un de ces cris sublimes qui, le rideau baissé, soulèvent encore la poitrine du spectateur haletant.

« Tout en daubant ses amis absents, Rossini se mit à esquisser le plan de la conspiration des compagnons de Guillaume Tell dans les solitudes d'Unterwald ; sa parole colorée y dessina l'arrivée successive des conjurés, les uns débouchant des vallées, les autres franchissant des torrents, ceux-ci escaladant les pics, ceux-là voiturés par les eaux du lac, tous exacts au rendez-vous, et, à l'heure désignée, entourant Guillaume et le donnant pour chef à la grande entreprise contre la tyrannie autrichienne.

— « Ma musique est faite, dit Rossini ; il n'y manque que des paroles.

— « Maître, il n'y manque rien, car je viens de les écrire sous votre dictée, dit un jeune homme en présentant au chantre de *Guillaume Tell* un papier couvert de pattes de mouches à la mine de plomb.

« Ce poète de la dernière heure se nommait M. Armand Marrast. Et voilà comment le finale du serment de *Guillaume Tell*, depuis ces mots : *Qui s'avance ? — Amis de la patrie ! jusqu'à ceux-ci : Quel cri doit y répondre ? — Aux armes !* est l'œuvre anonyme de l'esprit le plus athénien et le plus fin de la République de 48. X.

La Vigne

LÉGENDE GRECQUE.

Dionysos, encore enfant, fit un voyage en Hellas pour se rendre à Naxia. — Le chemin était long, l'enfant fatigué ; il s'assit sur une pierre pour se reposer.

En jetant les yeux à ses pieds, il vit une petite herbe déjà sortie du sol, et il la trouva si belle qu'il pensa aussitôt à l'emporter pour la replanter chez lui. Il la déracina et la prit dans sa main ; mais comme le soleil était si chaud, il eut peur qu'elle ne se desséchât avant d'arriver à Naxia.

Un os d'oiseau tomba sous son regard ; il y introduisit la plante et poursuivit sa route.

Dans la main du jeune dieu, la tige croissait si vite que bientôt elle dépassa l'os par le haut et par le bas.

Comme il craignait encore qu'elle ne séchât, il regarda autour de lui, et voyant un os de lion plus gros que l'os d'oiseau, il y introduisit ce dernier avec la petite plante.

La plante, croissant toujours, dépassa bientôt l'os de lion par le haut et par le bas.

Alors, Dionysos ayant trouvé un os d'âne plus gros encore que l'os de lion, y plaça ce dernier avec l'os d'oiseau qu'il contenait.

Il arriva ainsi à Naxia. Or, quand il voulut mettre la plante dans la terre, il s'aperçut que les racines s'étaient si bien entrelacées autour de l'os d'oiseau, de l'os de lion et de l'os d'âne, qu'on n'eût pu dégager la tige sans endommager les racines. Il planta donc l'arbuste tel quel.

La plante grandit rapidement. A sa grande joie, elle portait des grappes merveilleuses ; il les pressa et il en fit le premier vin, qu'il donna à boire aux hommes.

Mais Dionysos fut témoin d'un grand prodige :

Quand les hommes commençaient à boire, ils se mettaient d'abord à chanter comme des oiseaux ;

Quand ils buvaient davantage, ils devenaient forts comme des lions ;

Quand ils buvaient longtemps, leurs têtes s'abaissaient et ils étaient semblables à des ânes. X.

LE ROMAN D'UN FOU

Par E. DE JACOB DE LA COTTÈRE.

(Suite.)

Cauchemar ni moins épouvantable, ni moins réel ! tout à coup une nuit noire, humide, profonde, sépulcrale, m'enveloppe, m'étreint au point de me faire perdre la conscience de moi-même et de me jeter, en quelque sorte, comme une épave, sur les rivages mêmes du néant ! Puis.... Puis, je me le rappelle comme si je m'y trouvais encore, une sorte de secousse inconsciente d'elle-même, se fit sentir en moi, se mouvant du centre aux extrémités de mon être, et le lança, malgré lui, dans une direction qui lui était complètement inconnue. Plus rapide que la foudre.... Cieux azurés, nuages noirs amoncelés en masses compactes, éblouissante lumière, nuit éternelle, orages chargés de grêle, de neige et de vents tumultueux, espaces sans limites, immobiles et muets, dans le sein desquels s'élaborent les mondes futurs.... Tout fut franchi par mon nouveau moi avec une rapidité, avec une violence telles, qu'à un moment donné, j'eus toutes les peines du monde à me reconnaître !

Quelque peu remis, cependant, ma première impression fut de l'étonnement ; la seconde, l'impérieux besoin de distinguer les objets qui m'environnaient. Et pourtant, combien n'eût-il pas mieux valu pour mon bonheur faire un juste retour sur moi-même, examiner psychologiquement les causes et les effets probables de ma transformation nouvelle.

Au lieu de cela, inconcevable folie ! je ne me préoccupais exclusivement que des objets extérieurs, et les plus éloignés attiraient

E. de Jacob de la Cottère

de préférence toutes les forces de mon observation ; ainsi, je remarquais qu'à des distances incommensurables, fourmillaient, sur un ciel noir comme de la poix, des millions et des milliards d'étoiles qui, à l'exemple d'autant d'yeux de bêtes fauves, étincelaient sans projeter aucune lumière. A des distances plus accessibles, et dans un ordre d'autant plus merveilleux que je m'en rendais mieux compte, circulait tout notre système planétaire.

Mes oreilles, à l'exemple de celles d'un nouveau Pythagore, percevaient la céleste harmonie des mouvements multiples de tous ces mondes ; mes sens perfectionnés se pénétraient de leurs aromes, causes premières de leur attraction amoureuse..... Je comprenais à merveille le pourquoi de leurs couleurs et de leurs formes diverses, avec lui, le but final de leur création et de leur destinée.....

La terre, plus particulièrement, attira mon attention ; j'en étais si près, en apparence du moins, que d'un bond il me semblait qu'au gré de mon envie, je pourrais me lancer sur la sphère bien-aimée..... Elle flottait, majestueuse dans sa marche, et doucement caressée par les rayons du soleil, dont les mille feux croisés perçaient une sorte d'enveloppe gazeuse transparente et d'un bleu sombre qui l'entourait. Cette même enveloppe était sillonnée çà et là par de nombreux escadrons de nuages de toutes nuances, véritables écharpes flottantes, qui se nouaient et se dénouaient autour de sa vaste ceinture ; dans les intervalles laissés par ces mêmes nuages, je distinguais très-bien les continents et les mers. Rien ne saurait vous donner une idée des magnificences de l'aurore boréale, dont les aigrettes magnétiques enflammées rayonnaient à travers l'espace, tout irisées des sept couleurs primitives de l'arc-en-ciel ! C'est alors seulement que, réfléchissant d'une manière plus sérieuse, je me demandai, sans pouvoir le deviner, sur quel monde je me trouvais et pourquoi, à la place de ce même cadavre que mon être pensant avait dû quitter, comme un papillon sa chrysalide, il s'était

formé, à mon insu et à sa place, une sorte d'enveloppe semi-matérielle, vaporeuse, fluide, moulée pourtant sur mon ancienne défroque corporelle. En l'absence d'un terme plus explicite, j'appellerai ce moi aussi nouveau que singulier : *périsprit* ; il tenait, en effet, par sa constitution intime, de l'âme et de la matière ; il se sentait capable, avec quelques petits perfectionnements, le temps et l'exercice, ces deux grands éducateurs de l'homme, il se sentait capable, dis-je, de traverser les corps les plus opaques et les plus durs, de franchir l'espace, de se rendre visible et invisible, de grandir, de diminuer, de subir enfin toutes sortes de métamorphoses, au gré de sa volonté ou de son caprice....

Il n'en avait pas été toujours ainsi, particulièrement à l'heure de mon agonie, car il faut y revenir, quelle que soit du reste votre répugnance ou la mienne. Or donc, durant ce terrible moment, loin de goûter ce bonheur suprême d'un être libre et instruit des lois qui président à ses destinées futures, je subissais, non-seulement toutes les souffrances et toutes les angoisses précédemment décrites, mais encore plus mon âme, enveloppée déjà de son périsprit, essayait de se dégager des liens matériels qui la retenaient captive, plus aussi je sentais qu'une force supérieure à la sienne la rivait de plus en plus à mon corps suicidé..... Suicidé!!! Ah! Dans ces cruels instants j'éprouvais toutes les horribles sensations que pourrait ressentir la jeune fille la plus délicate et la plus belle enlacée entre les bras d'un cadavre en pleine dissolution ! Ce supplice m'était d'autant plus atroce que, tout autour de moi, des myriades d'autres périsprits se livraient aux plus joyeux ébats.

Peu à peu, cependant, mon être, ainsi renouvelé, se dégagea, s'arracha du sein de cet odieux cadavre qui le tenait enchaîné jusqu'au moment où emporté malgré lui à travers l'espace par une force étrangère et inconnue, il se sentit rebondir comme un corps élastique sur une surface solide.

Ebahissement sans pareil ! Je me trouvais planté, en effet, tout droit sur un sommet

des plus abruptes et d'un jaune jonquille lumineux, capable de gaudir un prédestiné terrestre. Tout autour de ce pic s'enfonçaient des abîmes d'un noir de four éteint. Aussi loin que ma vue pouvait s'étendre, se dressaient des milliers de sommets semblables à autant de fantômes dont les corps et les pieds se seraient enfoncés dans l'ombre la plus impénétrable, pour ne laisser voir que leurs crêtes fantastiquement éclairées par plaques et avec des tons jaunes, blancs et noirs heurtés, sans ombre qui pût en atténuer l'éclat. Les jeux de la lumière qui éclairaient leurs têtes semblaient faire balancer leurs bras de fantômes enveloppés par leurs sinistres suaires... Et comme pour rompre cette lugubre monotonie, à ma droite, et d'un cratère béant, se précipitait dans le vide ténébreux, avec une vitesse supérieure à celle d'un boulet de canon, pierres, cendres, flammes et fumée, et cela sur un vaste rayon, sans cependant pouvoir m'atteindre.

A ma gauche, et par-delà un certain horizon de cimes, s'étendait une sorte de mer vitrifiée, aux reflets chatoyants, passant du bleu le plus clair au violet le plus foncé, et que sillonnaient çà et là des bandes d'un blanc éblouissant, comme autant de tangentes d'une large et vaste roue. Tout autour de ce singulier élément, aussi muet qu'immobile, rayonnait un vaste réseau de chaînes de montagnes qui ne le cédaient guère en hauteur aux plus élevés d'entre les monts terrestres. Quelques-unes d'entre elles étaient criblées de profondes cavités circulaires ou hérissées de pics abruptes qui mordaient l'infini d'un noir de poix. Pour ajouter à tant d'horreurs, l'âpreté de la lumière émanée du soleil n'avait pour opposition que la crudité des ombres portées confondues avec la profonde obscurité de l'espace. Sur cet étrange monde, dont j'ignorais encore le nom, tout mouvement, toute vie semblaient avoir cessé ! De la chaleur la plus torride l'on passait au froid le plus glacial ; du jour le plus éclatant, à la nuit la plus noire!... Aussi, de plus en plus effrayé d'un spectacle pareil, seul, en face de moi-

même, je sentis mes genoux fléchir, ma tête s'incliner ; je tombai anéanti la face contre ce sol effrayant dans sa solitude et dans sa nudité !

Et comme je relevais la tête et que tout tremblant, j'essayais de me tenir debout, tout à coup un bruit analogue à celui que produirait une harpe éolienne doucement caressée par la brise, vint frémir à mes oreilles. Faible et vague d'abord, cette sorte de mélodie alla toujours croissant. Tels aux époques des grandes marées, montent et mugissent les flots de l'Océan, lorsque, pressés les uns au-dessus des autres, ils se ruent écumants et courroucés contre les rochers du rivage... Afin d'ajouter, sans doute, à l'étrangeté de cette scène, tout autour de cet immense espace, au milieu duquel je me trouvais, tout autour, avais-je oublié de le dire, se dressait une ceinture de montagnes abruptes et sauvages, hérissées du haut en bas d'arbres pierres analogues à nos coraux par leur constitution matérielle, et aussi élevés, aussi touffus que nos sapins et nos chênes plusieurs fois séculaires. Or, à travers cette masse compacte de branches entrelacées, enchevêtrées les unes dans les autres, descendent et filtrent des milliers de rayons lumineux aux nuances éclatantes et variées, qui, paraissant brisés en mille fragments dans leur projection descendante à travers les branchages, me produisent l'effet d'une immense cascade de feu. Une fois hors de ce fouillis, toutes ces lumières se transforment bien vite en une véritable armée de périsprits qui, tout en flottant et en planant s'avancent toujours et ne tardent pas à nous cerner de toutes parts, dans un cercle aussi compacte qu'éblouissant ! De plus en plus dominé par l'admiration et par l'épouvante, l'une de ces apparitions mystérieuses ne vint-elle pas murmurer à mon oreille cette singulière apostrophe : « Que
« ce spectacle soit pour toi, ô mon fils, un
« encouragement et une espérance, car
« accourus des points les plus éloignés de
« la lune, ces chers périsprits, réincarnés
« au sein de toutes les grâces lunatiques,
« se réunissent une dernière fois encore

« avant de prendre leur essor vers des
« mondes meilleurs ! A l'exemple d'oi-
« seaux voyageurs, vois plutôt comment,
« par groupes ou isolés, ils se cherchent
« les uns les autres tout en se félicitant et
« tout en paraissant se réjouir. Ecoute ce
« qu'ils chantent et ce qu'ils se disent
« entre eux, ajouta mon mystérieux in-
« terlocuteur.

UN PÉRISPRIT LÉGER

— Je n'ai que le temps de fuir, car voici le chœur des périsprits sérieux ; gare à ceux qui n'ont pas de solides oreilles, ou plutôt un esprit appesanti pour supporter leurs lourdes mélodies. Ecoutez plutôt !!!

(*Le périsprit léger s'enfuit.*)

LE CHOEUR GÉNÉRAL DES PÉRISPRITS.

— Périsprits, mes frères, spectateurs émus de tant d'épouvante, et de si grandes merveilles ! sur la terre, la tempête sait où et pourquoi elle mugit ; l'aigle pourquoi il gagne son aire, l'agneau pourquoi il suit sa mère ; et nous, que savons-nous ? où devons-nous aller ?

LE PÉRISPRIT D'UN GUERRIER.

— Jadis, sur la terre, voler à un combat ou bien à une fête, peu m'importait ; mais à quoi cela m'a-t-il servi ? Contre qui désormais pourrai-je exercer mon humeur belliqueuse ? Et, franchement, n'aurais-je pas mieux fait de cultiver mon esprit que de fourbir mes armes, commander à mes passions plutôt qu'à mon régiment ?

LE CHOEUR.

— Et dire pourtant, ô mystère vraiment impénétrable ! qu'après mille années accomplies, comme durant cette nuit obscure, la lune, véritable cadavre du firmament, se verra enveloppée alternativement, à de longs et à de réguliers intervalles de temps, par une mer de ténèbres et par un océan de feu ! A notre exemple et par milliers, d'autres périsprits rediront les mêmes chants, sans se lasser jamais, planeront dans les mêmes espaces, suivront les mêmes sentiers

du ciel afin d'entreprendre les mêmes pégrinations lointaines... Tels les ruisseaux terrestres se jettent dans les rivières, les rivières dans les fleuves et les fleuves dans le vaste bassin des mers.

Une dernière fois réunis, vers quel monde désormais prendrons-nous notre essor, dites, esprits errants et légers qui sillonnez cette horrible nuit ? Est-ce sur Jupiter, la plus vaste, la plus belle des planètes connues et qu'un printemps éternel couvre d'éternelles caresses ? Ou bien, moins fortunés, gagnerons-nous Saturne, ce roi découronné du firmament, père de la fatalité, aux flancs duquel, comme un vampire à sa proie attaché, se cramponne un hiver sans fin ? Sera-ce Mercure, l'élégant Mercure ? ou Mars, ce théâtre permanent de luttes guerrières ? ou Vénus, la discrète Vénus, qui ne sait fuir dans le ciel qu'enveloppée d'une pudique écharpe de nuages ?

PLUSIEURS VOIX.

— Qu'importe, esprits, nos frères, pourvu que nous écoutions la douce voix de charité et d'amour, et que les destins s'accomplissent.

D'AUTRES VOIX.

— Faut-il donc déjà partir ? laisser ici ceux que nous aimons, avec qui nous avons partagé nos joies et nos souffrances ?

LE CHOEUR.

— Il le faut ! il le faut ! Et que les destins s'accomplissent !!!

— En attendant, flotez, étoiles et planètes du firmament ! passez, âmes plaintives dont la destinée est de prier et de souffrir !!! Passez, siècles à venir, emportez dans votre courant sans fin joies et douleurs ! passez, siècles à venir !!!

(*La suite au prochain numéro.*)

L'ÉCHO DE LA SORBONNE

MONITEUR DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES JEUNES FILLES
Paraît les mardi, jeudi et samedi de chaque semaine.

Ce journal réunit tout à la fois l'utile et l'agréable, il doit avoir sa place cotée dans le budget de chaque famille.

On s'abonne à Paris, rue Guénégaud, 7, et à Lyon chez M. Ballay, rue Tupin, 34.

Le Gérant, A.-L. MAQUAIRE.

Lyon. — Imprimerie d'Aimé VINGTRINIER.